

Seine k. u. k. Apostolische Majestät

Für Stefan Zweig.

Es war einmal ein Kaiser. Ein großer Teil meiner Kindheit und meiner Jugend vollzog sich in dem oft unbarmherzigen Glanz seiner Majestät, von der ich heute zu erzählen das Recht habe, weil ich mich damals gegen sie so heftig empörte. Von uns beiden, dem Kaiser und mir, habe ich Recht behalten – was noch nicht heißen soll, dass ich Recht hatte. Er liegt begraben in der Kapuzinergruft¹ und unter den Ruinen seiner Krone, und ich irre lebendig unter ihnen herum. Vor der Majestät seines Todes und seiner Tragik – nicht vor seiner eigenen – schweigt meine politische Überzeugung, und nur die Erinnerung ist wach. Kein äußerer Anlass hat sie geweckt. Vielleicht nur einer jener verborgenen, inneren und privaten, die manchmal einen Schriftsteller reden heißen, ohne dass er sich darum kümmerte, ob ihm jemand zuhört.

Als er begraben wurde, stand ich, einer seiner vielen Soldaten der Wiener Garnison, in der neuen, feldgrauen Uniform, in der wir ein paar Wochen später ins Feld gehen sollten, ein Glied in der langen Kette, welche die Straßen säumte. Der Erschütterung, die aus der Erkenntnis kam, dass ein historischer Tag eben verging, begegnete die zwiespältige Trauer über den Untergang eines Vaterlandes, das selbst zur Opposition seine Söhne erzogen hatte. Und während ich es noch verurteilte, begann ich schon, es zu beklagen. Und während ich die Nähe des Todes, dem mich noch der tote Kaiser entgeschickte, erbittert maß, ergriff mich die Zeremonie, mit der die Majestät (und das war Österreich-Ungarn) zu Grabe getragen wurde. Die Sinnlosigkeit seiner letzten Jahre erkannte ich klar, aber nicht zu leugnen war, dass eben diese Sinnlosigkeit ein Stück meiner Kindheit bedeutete. Die kalte Sonne der Habsburger erlosch, aber es war eine Sonne gewesen.

An dem Abend, an dem wir in Doppelreihen in die Kaserne zurückmarschierten, in den Hauptstraßen noch Parademarsch, dachte ich an die Tage, an denen mich eine kindische Pietät in die körperliche Nähe des Kaisers geführt hatte, und ich beklagte zwar nicht den Verlust jener Pietät, aber den jener Tage. Und weil der Tod des Kaisers meiner Kindheit genau so wie dem Vaterland ein Ende gemacht hatte, betrauerte ich den Kaiser und das Vaterland wie meine Kindheit. Seit jenem Abend denke ich oft an die Sommermorgen, an denen ich um sechs Uhr früh nach Schönbrunn hinausfuhr, um den Kaiser nach Ischl² abreisen zu sehen.

¹ Begräbnisstätte der Habsburger in Wien.

² Sommerresidenz Kaiser Franz-Josephs I. zwischen 1854 und 1914.

Der Krieg, die Revolution und meine Gesinnung, die ihr recht gab, konnten die sommerlichen Morgen nicht entstellen und nicht vergessen machen. Ich glaube, dass ich jenen Morgen einen stark empfindlichen Sinn für die Zeremonie und die Repräsentation verdanke, die Fähigkeit zur Andacht vor der religiösen Manifestation und vor der Parade des neunten November auf dem roten Platz im Kreml, vor jedem Augenblick der menschlichen Geschichte, dessen Schönheit seiner Größe entspricht, und vor jeder Tradition, die ja zumindest eine Vergangenheit beweist.

Joseph Roth³ in *Frankfurter Zeitung*, 1928

Aus: Benno von Wiese (Hg.): *Deutschland erzählt*. Frankfurt/Main 1965 ; Fischer Bücherei 500, S. 140ff.

In : Joseph Roth, *Werke*, Kiepenheuer und Witsch, Köln, 1990 ; Band 2, S. 910- 915)

³ Joseph Roth [1894- Paris, 1939] émigré à Paris depuis 1933; ses premiers romans *Das Spinnennetz*, 1923, *Die Rebellion*, 1924, sont inspirés par le socialisme dont il se détourne à partir d'un voyage en Union soviétique en 1926 (où il est allé en tant que journaliste, correspondant de la *Frankfurter Zeitung*). Ensuite, ses œuvres principales *Radetzky marsch* 1932, *Kapuzinergruft* 1938 tournent autour du naufrage de la double monarchie dont l'internationalité et l'interethnicité lui semblaient une alternative au nationalisme. Dans son exil parisien, il fréquente les milieux monarchistes dont il partage les idées.

Sa Majesté apostolique impériale et royale⁴

Il était une fois un empereur⁵. Une grande partie de mon enfance et de ma jeunesse se déroula⁶ sous les feux / dans le faste / l'éclat souvent impitoyable[s] / inexorable de sa majesté, dont j'ai le droit de⁷ parler⁸ aujourd'hui / dont il m'est aujourd'hui permis de parler, parce qu'à l'époque⁹ je me suis si violemment révolté¹⁰ contre / opposé à elle. De nous deux, l'empereur et moi, / de l'empereur et de moi, c'est moi qui ai eu gain de cause / ai eu le dernier mot¹¹, ce qui ne signifie pas que c'est moi qui avais raison. Lui [, il] est inhumé¹² / repose dans la crypte des Capucins¹³ et sous les ruines¹⁴ de sa couronne et moi, je suis vivant et j'erre dans ces mêmes ruines / je tourne autour de ces mêmes ruines sans savoir où diriger

⁴ Franz-Joseph I. : 18.8.1830-21.11.1916 (86 ans, dont 68 ans sur le trône, de 1848 à sa mort), roi de Hongrie depuis 1867. Le titre n'est pas ironique, c'est le principal des titres portés par l'empereur du Saint empire romain germanique, devenu empereur d'Autriche par la grâce de Napoléon Ier. *k.u.k* = *kaiserlich und königlich*, a donné le mot *Kakanien*, la Cacanie, qui désigne plaisamment l'Autriche-Hongrie impériale et royale, *die kaiserliche-königliche* ou *kaiserliche und königliche Monarchie, die k.k. ou k. und k. Monarchie*, = la monarchie impériale et royale. Il semble que le mot *Kakanien* soit une invention de Robert Musil dans *L'homme sans qualité* (Ed. Seuil, t. 1, p. 35-40) *Der Mann ohne Eigenschaften* (I. Buch, 8. Kap.).

⁵ Kaiser, César, Tsar, Czar. Der Kaiser/schnitt : la César/ienne. Un empereur est plus qu'un roi. L'empereur du S. Empire romain germanique a primitivement l'ambition de prolonger l'empire romain *reditus imperii ad stirpem caroli*; aussi est-ce évidemment une forme d'oxymore de parler « d'empereur d'Autriche ».

⁶ *s'est effectuée* : mauvais choix du registre, langue administrative.

⁷ *das Recht habe, Recht behalten, Recht hatte* : il y a un jeu sur divers emplois de *Recht*.

⁸ *relater les faits* un peu trop emphatique pour *erzählen*.

⁹ *damals* : à l'époque, et JAMAIS autrefois, NI auparavant.

¹⁰ *empört sein* signifie bien « être indigné », mais *sich empören* peut aller jusqu'au soulèvement; *emporté* est un peu faible et relève du calembour bilingue (*empört* / emporté).

¹¹ *avoir le dessus* est un peu trop familier. *avoir raison de* signifie *vaincre la résistance de* et ne correspond évidemment pas au sens du texte.

¹² *Il est enterré, il repose, il gît* : gradation du moins noble vers le plus noble ; mais pas *il gîte*, ce qui le rabaisse au niveau du lapin ; « *Le lièvre était gîté dessous un maître chou* » (La Fontaine, *Le jardinier et son seigneur*.) Il est *inhumé, enseveli*, etc. Le combinaison de deux niveaux de langue n'est pas heureuse en général (sauf effet spécial recherché) par ex. : *il gît enterré*.

¹³ Un caveau souterrain, comme celui qui, à S. Denis, abrite les derniers Bourbon, s'appelle une *crypte*. *Gruft* vient d'un mot d'ancien allemand *girophthi* = Graben, qui s'est transformé sous l'influence de *Krypta* = grotte et a rejoint la famille de *graben, grub, Grube* (« *Wer anderen eine Grube gräbt, fällt selbst hinein* ») Quant aux Capucins, c'est un ordre religieux fondé en 1525 et témoignant d'une volonté de retour aux sources du franciscanisme. Dans cette crypte, sont inhumés à partir de 1633 à et jusqu'en 1916 138 membres de la dynastie des Habsbourg, dont tous les empereurs, sauf trois (Ferdinand II, enterrés à Graz, Frédéric III dans la cathédrale S. Etienne de Vienne et Charles 1er, le dernier empereur, à Madère).

¹⁴ Il ne s'agit nullement de *reliques* qui seraient des objets de vénération livrés à la piété des foules monarcholâtres ; comme tout le texte l'indique clairement, il s'agit bien des ruines de l'empire, opposées à ses fastes révolus.

mes pas¹⁵ / je tourne en rond dans ces mêmes ruines. C'est la majesté et le tragique de sa mort¹⁶ / C'est la majesté de sa mort et le caractère tragique de celle-ci — et non pas sa majesté propre / la majesté de sa personne — qui imposent silence à mes convictions politiques¹⁷ / Devant la majesté etc. ... font silence¹⁸, et seul le souvenir est vivace¹⁹. / Je fais taire mes convictions politiques devant la majesté de sa mort etc. Il n'y a pas eu de motif [occasion, cause, raison] extérieur pour les éveiller. Peut-être un de ces motifs cachés, intimes et privés, qui obligent parfois un écrivain à parler, sans qu'il se soucie que quiconque l'écoute / qu'on l'écoute.

Quand il fut enterré / porté / mis en terre / inhumé / Le jour de ses obsèques / funérailles²⁰, j'étais [planté] là²¹, l'un de ses nombreux soldats de la garnison de Vienne / viennoise, dans mon nouvel uniforme vert-de-gris²² sous lequel nous allions partir en campagne / pour le front²³ quelques semaines plus tard, maillon d'une longue chaîne disposée le long des rues / bordant les rues [suivies par le cortège funèbre]²⁴.

La profonde émotion / Le choc profond provoqué[e] par le sentiment de vivre un jour historique était contrebalancé[e] / allait à l'encontre de²⁵ / par le deuil²⁶ ambigu / ambivalent

¹⁵ La traduction *j'erre vivant sous ces ruines* ne donne pas de sens ; encore moins *j'erre sous lui*.

¹⁶ *und seiner Tragik* est un datif qui dépend de *vor* et non un génitif sur le même plan que *seines Todes*.

¹⁷ Le pluriel semble s'imposer en français en dépit du singulier en allemand.

¹⁸ Peut-on dire *mes convictions politiques gardent le silence* ou *ma conviction politique se tait / garde le silence* ? Des objets ou des abstractions peuvent *garder leur mystère*, mais pas *garder le silence*.

¹⁹ Mais pas *éveillé*, en dépit de la proximité de sens entre *wach* et *geweckt*.

²⁰ Le terme *enterrement* est un peu trop prosaïque pour l'inhumation d'un empereur.

²¹ Cela signifie qu'il appartenait à la haie d'honneur plantée sur tout le parcours du cortège funèbre. Cette fois *stand* n'est plus seulement l'un des cinq verbes *être* (*sein + liegen, stehen, hängen, sitzen*), mais doit être pris dans son sens fort de *être planté là*.

²² La traduction *uniforme militaire* est redondante, puisqu'il vient de dire qu'il était soldat. Elle n'est pas pléonastique, puisqu'il existe bien des uniformes civils (pompiers, policiers, infirmières etc.). Cet uniforme qui est en effet *gris verdâtre, gris-vert, d'un vert grisâtre* (mais pas d'un *gris rocailleux - rocailleux* se dit d'une voix ou d'un style, pas d'une couleur), mais ce fameux *feldgrau* (adj.) / *das Feldgrau* (subst.) introduit en 1907 est la couleur des uniformes allemands de la Première et de la Seconde Guerre mondiale et se traduit habituellement par *vert-de-gris (vert de gris)*.

²³ De préférence à *partir au combat*, qui suggère davantage l'atmosphère fraîche et joyeuse des premiers jours de la Première Guerre mondiale.

²⁴ *jalonner* pose un peu problème, parce qu'au sens figuré ce verbe veut dire d'abord *poser des jalons*, autrement dit *fixer des repères*. Peut-on dire qu'une chaîne *garnit* une rue ? On garnit des meubles quand on les capitonne, un appartement quand on le meuble (un garni, c'est un meublé), un bouquet garni, c'est bien différent d'une choucroute du même nom; et on peut garnir un sapin de Noël sans pour autant obtenir un sapin garni. Quand *säumen* ne signifie pas *faire un ourlet*, il veut dire *border* (« *Bäume säumen die Straße* »).

²⁵ *begegnen* (geh.) = entgegenwirken: einer Gefahr, einem Angriff begegnen; einer Sache entgegen-treten, -wirken, etwas parieren : einer Ansicht, dem Übel, Mangel, der Gefahr, einer Schwierigkeit, dem Angriff begegnen; einer Krankheit begegnen = vorbeugen.

provoqué / l'affliction ambivalente provoquée par l'effondrement / le naufrage de la patrie²⁷, qui avait fait se retourner contre elle ses fils eux-mêmes / appris même à ses fils à se retourner contre elle / monté ses fils contre elle. Et je la condamnais encore que déjà je la regrettais amèrement / douloureusement²⁸. Et tandis que non sans amertume je mesurais / prenais la mesure de / la proximité / l'imminence de la mort à laquelle / au devant de laquelle²⁹ c'était encore³⁰ l'empereur mort qui m'envoyait, j'étais / je fus profondément ému par la cérémonie de la mise au tombeau de la majesté (et c'était l'Autriche-Hongrie) / la cérémonie me bouleversa. Je comprenais parfaitement l'absurdité de ses dernières années [de règne], mais il était indéniable que cette absurdité³¹, précisément, était une part de mon enfance. Le soleil froid / glacé des Habsbourg s'éteignait, mais il³² avait [bien] été un soleil / mais il n'en avait pas moins été un soleil.

Le soir, quand pour rentrer à la caserne, nous parcourûmes les larges avenues / grandes rues / boulevards en rangs par deux³³, au pas de parade, je repensai aux journées au cours desquelles / aux jours où ma piété enfantine³⁴ m'avait conduit à m'approcher physiquement³⁵ de l'empereur, et je regrettais non pas la perte de cette piété, mais celle / la perte de ces journées.

Et comme la mort de l'empereur avait mis fin à mon enfance³⁶ exactement comme elle avait mis fin à la patrie, je portais le deuil de l'empereur et de la patrie en même temps que celui de mon enfance. Depuis ce soir-là, je repense souvent aux petits matins d'été au cours

²⁶ *die Trauer* : [tiefer] *seelischer Schmerz über einen Verlust od. ein Unglück* : accablement, affliction, chagrin, consternation, désespoir, désolation, douleur, souffrance, tristesse ? L'autre sens de *Trauer* est le deuil.

²⁷ L'Autriche-Hongrie n'est pas une *nation*. Et c'est l'idée de nation qui a causé sa perte.

²⁸ Les deux *es* de la phrase (*es verurteilte et es zu beklagen*) renvoient l'un et l'autre à *Vaterland*.

²⁹ *der Tod, dem mich der Kaiser entgegen[schickte] = der Kaiser schickte mich dem Tod entgegen*.

³⁰ *noch* porte sur *der tote Kaiser* : c'est encore lui (bien qu'il soit mort) qui m'envoie à la mort.

³¹ *vanité* est un terme trop ambigu : *Eitelkeit*

³² Eviter *cela*, même si cette solution a des aspects défendables, à cause la fonction de ce *es*, la même que "es ist mein Vater" (faute parallèle des Allemands : **Il est mon père*)

³³ En double(s) rang(s) ? En deux colonnes ? Heureuse génération, jamais invitée à se ranger « en rang par deux » ! La traduction *en rang bilatéral* est une perle.

³⁴ Trois adjectifs non interchangeables désignent l'enfance : enfantin (le seul qui s'applique à l'enfant lui-même et signifie : qui a le caractère de l'enfance), infantile (relatif à la première enfance - maladie infantile - ou synonyme de puéril : du niveau affectif ou intellectuel d'un enfant, en parlant d'un adulte), puéril (immature, indigne d'un adulte);

³⁵ Le mot *entourage* est tout à fait impropre ici ; J. Roth n'a jamais fait partie de l'entourage de Franz-Joseph, c'est-à-dire de ses proches (conseillers, ministres, etc.). Il a simplement essayé de s'approcher de l'empereur. Ce qui ne peut pas se dire *m'avait conduit dans la proximité physique de l'empereur*.

³⁶ *meiner Kindheit* n'est pas un génitif faisant de ce mot le complément du nom *Kaiser*, mais un datif complément de "ein Ende gemacht".

desquels j'allais vers six heures à Schönbrunn [pour] voir l'empereur partir à³⁷ Ischl³⁸. La guerre, la révolution, et mes idées qui me la faisaient approuver, n'ont pas pu me faire oublier ces matins d'été, ni en déformer / dénaturer le souvenir³⁹. Je crois que c'est à ces matins-là que je dois d'être devenu aussi sensible à / d'avoir un sens aussi aigu de la pompe et de la représentation, une capacité à / d'être capable de recueillement devant une manifestation religieuse⁴⁰ ou devant la parade du 9 novembre⁴¹ sur la place rouge au Kremlin, devant tout⁴² instant de l'histoire humaine dont la beauté répond à sa grandeur [la grandeur de l'instant] et devant toute tradition — puisqu'elle témoigne au moins⁴³ d'un passé.

³⁷ *partir à* ou *partir pour* ? Claudel écrit : “En vain la grammaire voudrait nous imposer le bourbeux *partir pour Paris* au lieu du direct et prompt *je pars à...*” On part à la conquête de la gloire, on part au front. Bref, *partir à* est critiqué par quelques puristes, mais ardemment défendu par d'autres. En cas de doute : *assister au départ de l'empereur pour Ischl*.

³⁸ Bad Ischl, station balnéaire de Haute Autriche, réputée depuis 1823 - date de l'installation de bains d'eau salée [de saumure [*Solebad*]- mais surtout entre 1854 et 1914, période pendant laquelle la ville fut la résidence d'été de François-Joseph. On ne peut pas dire que l'empereur parte *en voyage* à Ischl. A la rigueur *en villégiature*.

³⁹ *déformer un matin d'été* ne signifie pas grand chose.

⁴⁰ *la manifestation du religieux* est du jargon de philosophe débutant.

⁴¹ Date de la « Révolution d'octobre » dans le calendrier grégorien. Un grand défilé militaire eut lieu le 7 novembre 1918 pour fêter le premier anniversaire de la Révolution. En 1941, une grande parade eut lieu le 7 novembre 1941, quand les troupes soviétiques passèrent devant le Kremlin avant de partir directement au front pour défendre Moscou contre les nazis (mais cette dernière manifestation est bien postérieure au texte de Roth)..

⁴² Ne pas confondre *jeder* et *jener* !

⁴³ *du moins certes* est un alliage bizarre.

Recht, das; -[e]s, -e : **1. a** <Gen.: -s; o. Pl.>

das R. auf Arbeit (*droit au travail*); das ist sein [gutes] R. *c'est son [bon] droit* ; das R. [dazu] haben, etw. zu tun *avoir le droit de faire qqch*; dazu hat sie kein R. *il n'en a pas le droit* ;

sein R. suchen, fordern, behaupten, finden, bekommen; ein R. geltend machen *faire valoir ses droits*; seine -e überschreiten; seine -e veräußern, verkaufen; jmds. -e wahren, wahrnehmen, verletzen, antasten, anfechten; jmdm. besondere -e [auf etw.] einräumen; jmdm. ein R. zugestehen *reconnaître un droit*, absprechen, verwehren, streitig machen *contester un droit*; jmdm. ein R. verleihen, geben, übertragen, nehmen, verweigern, entziehen; jmdm. die staatsbürgerlichen -e aberkennen; sich das R. zu etw. nehmen *s'autoriser à* ; sich ein R. aneignen *s'arroger un droit*, vorbehalten; alle -e vorbehalten (*tous droits réservés*); auf seinem R. bestehen; mit welchem R. hat er das getan? *de quel droit a-t-il fait cela ?* ; von seinem R. Gebrauch machen *faire usage de ses droits*; jmdm. zu seinem R. verhelfen *faire rendre justice à qqun*;

***sein R. fordern/verlangen** (*gebührende Berücksichtigung [er]fordern*);

zu seinem R. kommen (*obtenir justice, rentrer dans son bon droit*);

auf sein R. pochen (*chercher à faire valoir ses droits*): das R. war auf ihrer Seite; etw. mit [gutem, vollem] R. tun, behaupten können; nach R. und Gewissen handeln; **R** was R. ist, muss R. bleiben;

R. muss R. bleiben (nach Ps. 94, 15 *le droit, c'est le droit*);

im R. sein (*être dans son droit*): sich im R. fühlen; im R.; **mit/zu R.** (*à bon droit*);

R. haben (*avoir raison*);

R. behalten (*avoir le dernier mot, avoir bel et bien raison*);

jmdm. R. geben (*donner raison à qqun*);

R. bekommen (*obtenir gain de cause*).

Ci-dessous le texte de Joseph Roth en entier :

Seine k. und k. apostolische Majestät
Für Stefan Zweig

Es war einmal ein Kaiser. Ein großer Teil meiner Kindheit und meiner Jugend vollzog sich in dem oft unbarmherzigen Glanz seiner Majestät, von der ich heute zu erzählen das Recht habe, weil ich mich damals gegen sie so heftig empörte. Von uns beiden, dem Kaiser und mir, habe ich recht behalten — was noch nicht heißen soll, daß ich recht hatte. Er liegt begraben in der Kapuzinergruft und unter den Ruinen seiner Krone und ich irre lebendig unter ihnen herum. Vor der Majestät seines Todes und seiner Tragik — nicht vor seiner eigenen — schweigt meine politische Überzeugung und nur die Erinnerung ist wach. Kein äußerer Anlaß hat sie geweckt. Vielleicht nur einer jener verborgenen, inneren und privaten, die manchmal einen Schriftsteller reden heißen, ohne daß er sich darum kümmerte, ob ihm jemand zuhört.

Als er begraben wurde, stand ich, einer seiner vielen Soldaten der Wiener Garnison, in der neuen feldgrauen Uniform, in der wir ein paar Wochen später ins Feld gehen sollten, ein Glied in der langen Kette, welche die Straßen säumte. Der Erschütterung, die aus der Erkenntnis kam, daß ein historischer Tag eben verging, begegnete die zwiespältige Trauer über den Untergang eines Vaterlandes, das selbst zur Opposition seine Söhne erzogen hatte. Und während ich es noch verurteilte, begann ich schon, es zu beklagen. Und während ich die Nähe des Todes, dem mich noch der tote Kaiser entgegenschickte, erbittert maß, ergriff mich die Zeremonie, mit der die Majestät (und das war: Österreich-Ungarn) zu Grabe getragen wurde. Die Sinnlosigkeit seiner letzten Jahre erkannte ich klar, aber nicht zu leugnen war, daß eben diese Sinnlosigkeit ein Stück meiner Kindheit bedeutete. Die kalte Sonne der Habsburger erlosch, aber es war eine Sonne gewesen.

An dem Abend, an dem wir in Doppelreihen in die Kaserne zurückmarschierten, in den Hauptstraßen noch Parademarsch, dachte ich an die Tage, an denen mich eine kindische Pietät in die körperliche Nähe des Kaisers geführt hatte, und ich beklagte zwar nicht den Verlust jener Pietät, aber den jener Tage. Und weil der Tod des Kaisers meiner Kindheit genauso wie dem Vaterland ein Ende gemacht hatte, betrauerte ich den Kaiser und das Vaterland wie meine Kindheit. Seit jenem Abend denke ich oft an die Sommermorgen, an denen ich um sechs Uhr früh nach Schönbrunn hinausfuhr, um den Kaiser nach Ischl abreisen zu sehen. Der Krieg, die Revolution und meine Gesinnung, die ihr recht gab, konnten die sommerlichen Morgen nicht entstellen und nicht vergessen machen. Ich glaube, daß ich jenen Morgen einen stark empfindlichen Sinn für die Zeremonie und die Repräsentation verdanke, die Fähigkeit zur Andacht vor der religiösen Manifestation und vor der Parade des neunten November auf dem Roten Platz im Kreml, vor jedem Augenblick der menschlichen Geschichte, dessen Schönheit seiner Größe entspricht, und vor jeder Tradition, die ja zumindest eine Vergangenheit beweist.

An jenen Sommermorgen regnete es grundsätzlich nicht und oft leiteten sie einen Sonntag ein. Die Straßenbahnen hatten einen Sonderdienst eingerichtet. Viele Menschen fuhren hinaus, zu dem höchst naiven Zweck der Spalierbildung. Auf eine sonderbare Weise vermischte sich ein sehr hohes, sehr fernes und sehr reiches Trillern der Lerchen mit den eilenden Schritten Hunderter Menschen. Sie liefen im Schatten, die Sonne erreichte erst die zweiten Stockwerke der Häuser und die Kronen der höchsten Bäume. Von der Erde und von den Steinen kam noch nasse Kühle, aber über den Köpfen begann schon die sommerliche

Luft, so daß man gleichzeitig eine Art Frühling und den Sommer fühlte, zwei Jahreszeiten, die übereinander lagen, statt aufeinander zu folgen. Der Tau glänzte noch und verdunstete schon und von den Gärten kam der Flieder mit der frischen Vehemenz eines süßen Windes. Hellblau und straff gespannt war der Himmel. Von der Turmuhr schlug es sieben.

Da ging ein Tor auf und ein offener Wagen rollte langsam heraus, weiße Pferde mit zierlichem Schritte und gesenkten Köpfen, ein regloser Kutscher auf einem sehr hohen Bock, in einer graugelben Livree, die Zügel so locker in der Hand, daß sie eine sanfte Mulde über den Rücken der Pferde bildeten und daß es unverständlich blieb, warum die Tiere so straff gingen, da sie doch offensichtlich Freiheit genug hatten, ein ihnen natürliches Tempo anzuschlagen. Auch die Peitsche rührte sich nicht, kein Instrument der Züchtigung, nicht einmal eins der Mahnung. Ich begann zu ahnen, daß der Kutscher andere Kräfte hatte als die seiner Fäuste und andere Mittel als Zügel und Peitsche. Seine Hände waren übrigens zwei blendende weiße Flecke mitten im schattigen Grün der Allee. Die hohen und großen, aber zarten Räder des Wagens, deren dünne Speichen an glänzende Dirigentenstäbe erinnerten, an ein Kinderspiel und eine Zeichnung in einem Lesebuch — diese Räder vollendeten ein paar sanfte Drehungen auf dem Kies, der lautlos blieb, als wäre er ein feingemahlener Sand. Dann stand der Wagen still. Kein Pferd bewegte den Fuß. Kaum, daß eines ein Ohr zurücklegte — und schon diese Bewegung empfand der Kutscher als ungeziemend. Nicht, daß er sich gerührt hätte! Aber ein ferner Schatten eines fernen Schattens zog über sein Angesicht, so daß ich überzeugt war, sein Unmut käme nicht aus ihm selbst, sondern aus der Atmosphäre und über ihn. Alles blieb still. Nur Mücken tanzten um die Bäume, und die Sonne wurde immer wärmer.

Polizisten in Uniform, die bis jetzt Dienst gemacht hatten, verschwanden plötzlich und lautlos. Es gehörte zu den kalt berechneten Anordnungen des alten Kaisers, daß kein sichtbar Bewaffneter ihn und seine Nähe bewachen durfte. Die Polizeispitzel trugen graue Hüthen statt der grünen, um nicht erkannt zu werden. Komiteemänner in Zylindern, mit schwarzgelben Binden, erhielten die Ordnung aufrecht und die Liebe des Volkes in den gebührenden Grenzen. Es wagte nicht, die Füße zu bewegen. Manchmal hörte man sein gedämpftes Gemurmel, es war, als flüsterte es eine Ehrenbezeugung im Chor. Es fühlte sich dennoch intim und gleichsam im kleinen Kreis eingeladen. Denn der Kaiser war gewohnt, im Sommer ohne Pomp abzureisen, in einer Morgenstunde, die von allen Stunden des Tages und der Nacht gewissermaßen die menschlichste eines Kaisers ist, jene, in der er das Bett, das Bad und die Toilette verläßt. Deshalb hatte der Kutscher die heimische Livree, dieselbe fast, die der Kutscher eines reichen Mannes trägt. Deshalb war der Wagen offen und hatte hinten keinen Sitz. Deshalb befand sich niemand neben dem Kutscher auf dem Bock, solange der Wagen nicht fuhr. Es war nicht das spanische Zeremoniell der Habsburger, das Zeremoniell der spanischen Mittagssonne. Es war das kleine österreichische Zeremoniell einer Schönbrunner Morgenstunde.

Aber gerade deshalb war der Glanz besser wahrzunehmen, und er schien mehr vom Kaiser auszugehen als von den Gesetzen, die ihn umgaben. Das Licht war besänftigt und also sichtbar und nicht blendend. Man konnte gleichsam seinen Kern sehen. Ein Kaiser am Morgen, auf einer Erholungsreise, im offenen Wagen und ohne Gesinde: ein privater Kaiser. Eine menschliche Majestät. Er fuhr von seinen Regierungsgeschäften weg, in Urlaub fuhr der Kaiser. Jeder Schuster durfte sich einbilden, daß er dem Kaiser den Urlaub gestattet hatte. Und weil Untertanen sich am tiefsten beugen, wenn sie einmal glauben dürfen, sie hätten dem Herrn etwas zu gewähren, waren an diesem Morgen die Menschen am untertänigsten. Und

weil der Kaiser nicht durch ein Zeremoniell von ihnen getrennt wurde, errichteten sie selbst, jeder für sich, ein Zeremoniell, in das jeder den Kaiser und sich selbst einbezog. Sie waren nicht zu Hof geladen. Deshalb lud jeder den Kaiser zu Hof.

Von Zeit zu Zeit fühlte man, wie sich ein scheues und fernes Gerücht erhob, das gleichsam nicht den Mut hatte, laut zu werden, sondern nur gerade noch die Möglichkeit, »ruchbar« zu sein. Es schien plötzlich, daß der Kaiser schon das Schloß verlassen hatte, man glaubte zu fühlen, wie er im Hof das Gedicht eines deklamierenden Kindes entgegennahm, und wie man von einem herannahenden großen Gewitter zuerst den Wind verspürt, so roch man hier von dem herannahenden Kaiser zuerst die Huld, die vor den Majestäten einher -weht. Von ihr getrieben, liefen ein paar Komiteeherrn durcheinander, und an ihrer Aufregung las man wie an einem Thermometer die Temperatur, den Stand der Dinge ab, die sich im Innern zutrugen.

Endlich entblöbten sich langsam die Köpfe der vorne Stehenden, und die rückwärts standen, wurden plötzlich unruhig. Wie? Hatten sie etwa den Respekt verloren?! Oh, keineswegs! Nur ihre Andacht war neugierig geworden und suchte heftig ihren Gegenstand. Jetzt scharrten sie mit den Füßen, sogar die disziplinierten Pferde legten beide Ohren zurück, und es geschah das Unglaublichste: der Kutscher selbst spitzte die Lippen wie ein Kind, das an einem Bonbon lutscht, und gab dermaßen den Pferden zu verstehen, daß sie sich nicht so benehmen dürfen wie das Volk.

Und es war wirklich der Kaiser. Da kam er nun, alt und gebeugt, müde von den Gedichten und schon am frühen Morgen verwirrt von der Treue seiner Untertanen, vielleicht auch ein wenig vom Reiseneber geplagt, in jenem Zustand, der dann im Zeitungsbericht »die jugendliche Frische des Monarchen« hieß, und mit jenem langsamen Greisenschritt, der »elastisch« genannt wurde, trippelnd fast und mit sachte klirrenden Sporen, eine alte schwarze und etwas verstaubte Offiziersmütze auf dem Kopf, wie man sie noch zu Radetzky's Zeiten getragen hatte, nicht höher als vier Mannesfinger. Die jungen Leutnants verachteten diese Mützenform. Der Kaiser war der einzige Angehörige der Armee, der sich so streng an die Vorschriften hielt. Denn er war ein Kaiser.

Ein alter Mantel, innen verblaßtes Rot, hüllte ihn ein. Der Säbel schepperte ein wenig an der Seite. Seine stark gewichsten, glatten Zugstiefel leuchteten wie dunkle Spiegel, und man sah seine schmalen, schwarzen Hosen mit den breiten roten Generalsstreifen, ungebügelte Hosen, die nach alter Manier rund waren, wie Röllchen. Immer wieder hob der Kaiser seine Hand salutierend an das Dach seiner Mütze. Dabei nickte er lächelnd. Er hatte den Blick, der nichts zu sehen scheint und von dem sich jeder getroffen fühlt. Sein Auge vollzog einen Halbkreis wie die Sonne und verstreute Strahlen der Gnade an jedermann.

An seiner Seite ging der Adjutant, fast ebenso alt, aber nicht so müde, immer einen halben Schritt hinter der Majestät, ungeduldiger als diese und wahrscheinlich sehr furchtsam, von dem innigen Wunsch getrieben, der Kaiser möchte schon im Wagen sitzen und die Treue der Untertanen ein vorschriftsmäßiges Ende haben. Und als ginge der Kaiser nicht selbst zum Wagen, sondern als wäre er imstande, sich irgendwo im Gewimmel zu verlieren, wenn der Adjutant nicht da wäre, machte dieser fortwährend winzige, unhörbare Bemerkungen an dem Ohr des Kaisers, der sich wirklich nach jedem Flüstern des Adjutanten in eine andere Richtung, fast unmerklich, wandte. Schließlich hatten beide den Wagen erreicht. Der Kaiser saß und grüßte noch lächelnd im Halbkreis. Der Adjutant lief hinten um den Wagen herum und setzte sich. Aber ehe er sich noch gesetzt hatte, machte er eine Bewegung, als wollte er

nicht an der Seite des Kaisers, sondern ihm gegenüber Platz nehmen, und man konnte deutlich sehen, wie der Kaiser etwas rückte, um den Adjutanten aufzumuntern. In diesem Augenblick stand auch schon ein Diener mit einer Decke vor den beiden, die sich langsam über die Beine der beiden Alten senkte. Der Diener machte eine scharfe Wendung und sprang, wie von einem Gummi gezogen, auf den Bock, neben den Kutscher. Es war des Kaisers Leibdiener. Er war fast so alt wie der Kaiser, aber gelenkig wie ein Jüngling; denn das Dienen hatte ihn jung erhalten, wie das Regieren seinen Herrn alt gemacht hatte.

Schon zogen die Pferde an, und man erhaschte noch einen silbernen Glanz vom weißen Backenbart des Kaisers. Vivat! und Hoch! schrie die Menge. In diesem Augenblick stürzte eine Frau vor, und ein weißes Papier flog in den Wagen, ein erschrockener Vogel. Ein Gnadengesuch! Man ergriff die Frau, der Wagen hielt, und während Zivilpolizisten sie an den Schultern griffen, lächelte ihr der Kaiser zu, wie um den Schmerz zu lindern, den ihr die Polizei zufügte. Und jeder war überzeugt, der Kaiser wisse nicht, daß man jetzt die Frau einsperren würde. Sie aber wurde in die Wachstube geführt, verhört und entlassen. Ihr Gesuch sollte schon seine Wirkung haben. Der Kaiser war es sich selbst schuldig.

Fort war der Wagen. Das gleichmäßige Getrappel der Pferde ging unter im Geschrei der Menge. Die Sonne war heiß und drückend geworden. Ein schwerer Sommertag brach an. Vom Turm schlug es acht. Der Himmel wurde tierblau. Die Straßenbahnen klingelten. Die Geräusche der Welt erwachten.

(Aus: Benno von Wiese (Hg.): *Deutschland erzählt*. Frankfurt/Main 1965 (Fischer Bücherei 500), S. 140ff.)